EXPOSITION

Un moment protestant de l'Institut de France

Le concours de l'an X sur la Réformation de Luther

Bibliothèque de l'Institut de France

3 décembre 2018 – 8 mars 2019

Costume des Membres de l'Institut.

Gravure de Louis F. Charon d'après un dessin de Poisson, éditée par Jean. Entre 1802 et 1810.

Objet 375 (**4)**

Un moment protestant de l'Institut de France
Le concours de l'an X sur la Réformation de Luther

« Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et le progrès des Lumières ? »

De tous les sujets proposés par l'Institut national depuis sa création en 1795, celui-ci, annoncé en avril 1802 par la Classe des sciences morales et politiques, a provoqué le plus de débats en France et eu le plus d'échos en Europe. Lancé au moment de la signature du Concordat, il ne peut que déplaire à Bonaparte. La Classe des sciences morales est supprimée en janvier 1803. La sélection, en avril suivant, par la Classe d'histoire et de littérature ancienne d'un texte qui affirme que les pays protestants ont connu un développement politique, économique et culturel supérieur à celui des pays catholiques, apparaît comme une provocation supplémentaire. Publié, l'ouvrage de Charles Villers est aussitôt traduit dans les pays protestants cependant qu'une controverse se développe en France opposant les conservateurs catholiques aux héritiers des Lumières.

On trouvera une bibliographie et des informations complémentaires dans : Michèle Moulin (Sacquin), « Un moment protestant de l'Institut de France. Le concours de l'an X sur la Réformation de Luther »*, Revue du Protestantisme français*, 2018, n° 3-4.

Nb : les numéros en gras dans le texte et sous les illustrations renvoient aux numéros des pièces présentées (liste en fin de volume).

La Classe des sciences morales et politiques de l'Institut

Le 15 octobre 1795, la Convention thermidorienne crée l'Institut national des sciences et des arts, en remplacement des anciennes académies royales supprimées en 1793, afin de « de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences ». La loi du 4 avril 1796 en établit le règlement et la séance d'inauguration a lieu le même jour (**1**). L'Institut se compose de trois classes - sciences physiques et mathématiques, sciences morales et politiques, littérature et beaux-arts - divisées en sections composées de six membres parisiens résidants et de six membres non résidants auxquels il faut ajouter huit associés étrangers. Avec un effectif plus réduit que celui des deux autres classes, la Classe des sciences morales et politiques est la plus novatrice dans sa conception. Reliant savoir et politique dans la tradition des Lumières, elle s'inscrit dans la droite ligne du projet encyclopédique. Elle rassemble six sections : analyse des sensations et des idées ; morale ; science sociale et législation ; économie politique ; histoire ; géographie. Le groupe des « idéologues », qui ne compte que onze membres, est surtout présent dans la section d'analyse des idées. Il dispose d'une tribune efficace avec la *Décade philosophique et littéraire* (**2** et **3**).

Pierre-Gabriel Berthault d'après Abraham Girardet, *Première séance de l'Institut national 15 germinal an IV*. (**1**)

Objet 960

Le concordat de 1801

Bonaparte, général de l'armée française en Italie. Les sciences et les arts reconnaissants, 1797. Objet 789 (**5**)

Ratifié par Pie VII le 15 août 1801 et par Bonaparte le 8 septembre suivant, le Concordat ne devient effectif en France qu'après son adoption, le 8 avril 1802, par le Corps législatif et par le Tribunat récemment épuré. Le 10 avril, la *Décade* annonce le concours de l'Institut sur l'influence de la Réformation de Luther dans un numéro où est publié le texte du Concordat (**7**). Le 14 avril 1802, parait le *Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne* (**8**) attendu impatiemment après le succès d'*Atala* qui a révélé Chateaubriand. Fontanes fait, dans le *Mercure de France*, l'éloge du livre qui est vivement attaqué dans la *Décade*. Le 18 avril, jour de Pâques, le cortège consulaire s'achemine solennellement vers Notre-Dame pour sceller le grand acte de réconciliation avec l'Église catholique.

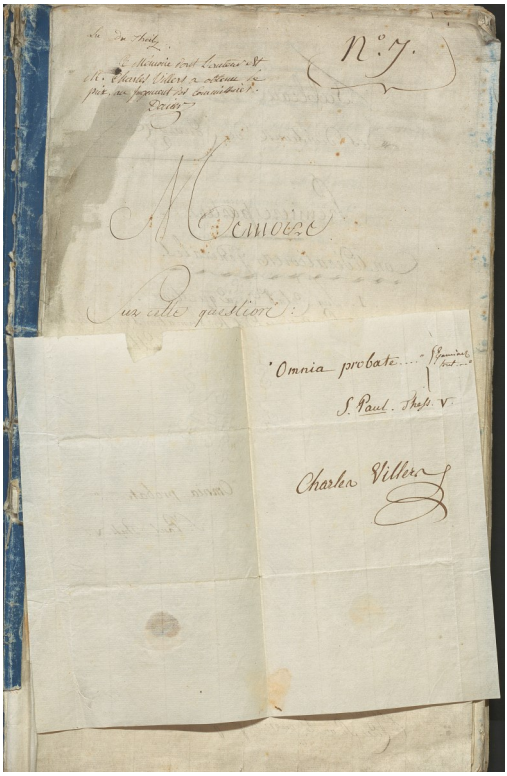
Le concours de l'an X

Le 12 ventôse an X (3 mars 1802), sept sujets de prix proposés par la section d'histoire sont discutés dans la Classe des sciences morales et politiques. C'est le cinquième qui est retenu. Il s'intitule « Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des Lumières ? » Sur les six autres sujets proposés, deux portaient sur l'Antiquité, deux sur le Moyen Âge et deux sur le XVIe siècle (« Quel était l'état des sciences et des arts sous François Ier ? » et « Quel changement la découverte de l'Amérique a-t-elle apporté à l'état des mœurs en Europe ? »). La section d'histoire, bien qu'ayant réintégré un nombre non négligeable des érudits de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, n'en pose pas moins les bases d'une histoire philosophique nouvelle, proche de celle que défendait déjà l'École écossaise – William Robertson en particulier – et les historiens de l'université de Göttingen. Elle accorde à l'histoire comparée des nations européennes une place privilégiée et dédaigne d'autant moins l'histoire contemporaine que les grandes questions de l'époque sont au centre de ses préoccupations. Elle rejoint sur ce point le *Magasin encyclopédique* de Millin, qui, comme la *Décade* mais avec une optique plus conservatrice, rend compte des travaux de l'Institut.

Cette démarche provocante a joué un rôle non négligeable dans la décision de Bonaparte de réformer l'Institut en supprimant, en janvier 1803, la Classe des sciences morales et politiques dont les membres sont répartis dans quatre nouvelles classes. Le prix, qui aurait dû être remis par la Classe des sciences morales dans la séance du 15 messidor an XI (4 juillet 1803), est annoncé par la troisième Classe d'histoire et de littérature ancienne dans la séance du 2 germinal an XII (23 mars 1804), deux jours après la promulgation du Code civil (**10**). Le 18 mai Napoléon est proclamé empereur. La Classe d'histoire et de littérature ancienne, qui n'est pas divisée en sections, se compose de

quarante membres, huit associés étrangers et soixante correspondants (les anciens « membres non résidants »). Parmi les membres étrangers figure Christian Gottlob Heyne de Göttingen ; plusieurs membres correspondants sont protestants tels Pierre Prévost et Jean Senebier de Genève, Guillaume Koch et Jérémie Jacques Oberlin de Strasbourg.

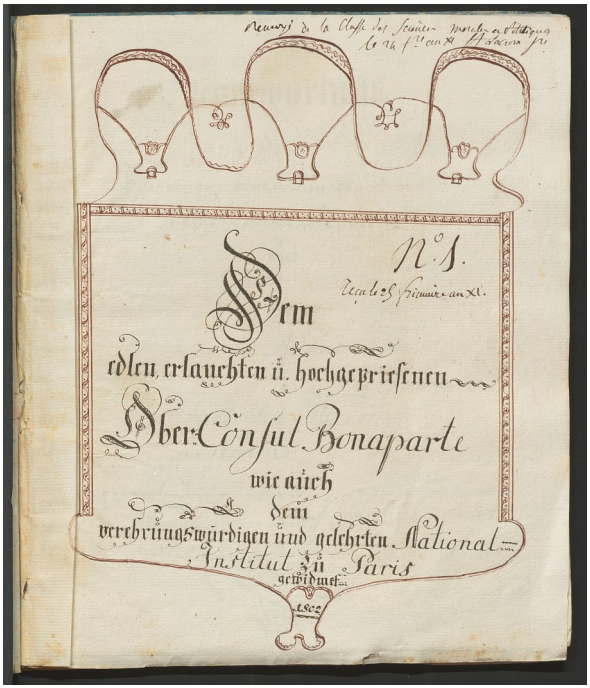
Les huit « commissaires » sont désignés dans la séance du 25 germinal an XI (15 avril 1803) en même temps qu'est annoncée la clôture du concours. Ce sont François-Emmanuel de Toulongeon, Emmanuel-Joseph-Pierre marquis de Pastoret, Jean-Philippe Garran de Coulon, Charles Lévesque, le protestant Paul Jérémie Bitaubé, Antoine Isaac Silvestre de Sacy, Armand Gaston Camus et François-Jean-Gabriel de La Porte du Theil. Tous n'ont pas appartenu à la Classe des sciences morales. Les manuscrits, numérotés par ordre d'arrivée, sont conservés aux Archives de l'Institut de France. S'ils portent les noms et les signataires des commissaires qui les ont examinés, ils ne sont pas annotés. Une enveloppe cachetée ou un coin, plié et fermé à la cire, dissimulent le nom de l'auteur jusqu'à la décision du jury qui identifie les manuscrits par leur épigraphe.



Manuscrit de l'*Essai* de Charles Villers. Archives de l'Institut de France (**22**)

Manuscrit n° 1

Dans la séance du 26 messidor an XII (15 juillet 1804) est signalé l'envoi par l'éditeur Treuttel et Wurtz de la traduction du « Mémoire en allemand sur Luther ». La page de titre indique qu'il a été reçu le 25 frimaire an XI (16 décembre 1802) avec la traduction et une lettre de l'éditeur du 23 messidor an XI (12 juillet 1803) mentionnant le nom du traducteur, un « homme de lettres » nommé Loss, rétribué cent quatre-vingt-douze livres (**13**). Le manuscrit de cinquante-six pages porte le texte allemand sur la page de gauche et la traduction française en regard sur celle de droite (**12**). Après une brève évocation des abus de la papauté et de l'histoire de la Réforme, de Jean Huss à Martin Luther, l'auteur développe les « effets bienfaisants qui sont résultés de la Réformation » Il insiste sur la nécessaire soumission à l'autorité civile en se référant à l'Épître aux Romains et conclut son exposé par un parallèle flatteur entre Luther et Bonaparte. Un feuillet replié et cacheté à la fin du manuscrit original allemand porte le nom de l'auteur, un certain Schlegel dont le prénom n'est pas indiqué.



Manuscrit original allemand.

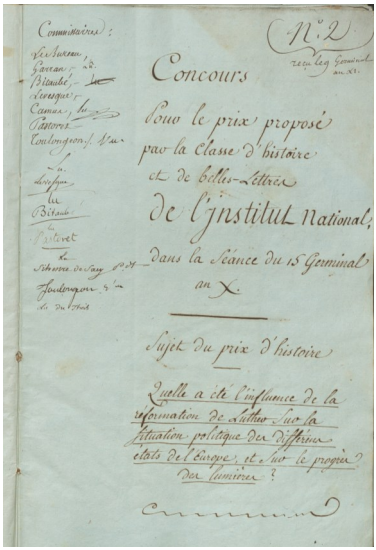
Archives de l'Institut de France **(11)**

Manuscrit n° 2

Le manuscrit **(14)** porte en épigraphe deux citations : l'une est tirée de la préface de l'*Esprit des lois* : « Je n'écris point pour censurer ce qui a été établi dans quelque pays que ce soit » et l'autre de *De la monarchie prussienne sous Frédéric le Grand* de Mirabeau (1788) : « La religion est un des plus grands ressorts des institutions sociales ». Il s'achève sur cette affirmation :

> Si la Réformation de Luther a fait quelques biens à certains peuples, que de maux n'a-t-elle causé au plus grand nombre ; et combien de pays même les plus favorisés, n'ont-ils pas eu d'abord à en souffrir ! Ainsi au milieu de résultats si compliqués, se trouve confirmée néanmoins la justesse d'une pensée commune aux plus illustres philosophes, savoir que rien n'est plus dangereux que de porter atteinte à une religion ancienne et dominante parce que cette religion est toujours liée plus ou moins aux mœurs, aux lois, à la constitution des États qui la suivent.

L'auteur est Pierre Joseph de Maleville, avocat puis préfet de Sarlat de 1804 à 1811, comte d'Empire, député après les Cent-Jours, puis marquis sous la Restauration. Il est le fils du juriste Jacques de Maleville, un des quatre rédacteurs du Code civil. Le texte de Maleville, le seul à faire l'éloge du catholicisme, a reçu la mention honorable et a été publié en 1804 (**15**).

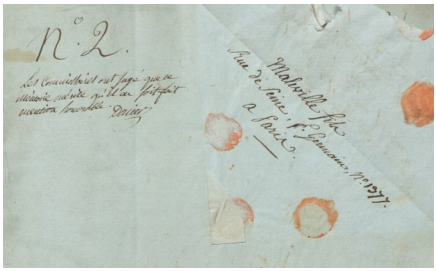

N.° 2

Concours

pour le prix proposé par la Classe d'histoire et de belles-lettres de l'Institut National, dans la séance du 15 Germinal an X.

Sujet du prix d'histoire

Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens états de l'Europe, et sur le progrès des lumières ?


N.° 2.

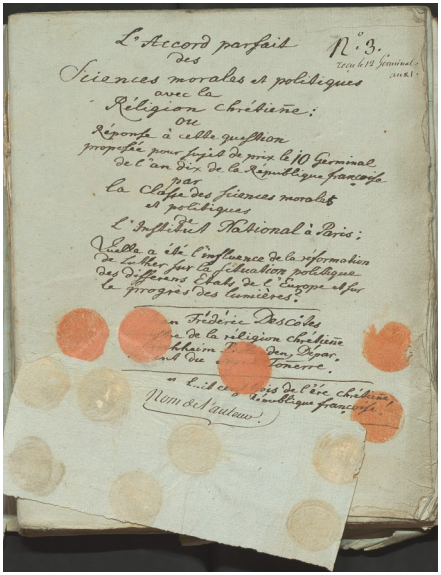
Manuscrit n° 3

Avec cent soixante et une pages, c'est le manuscrit le plus long (**16**). Il porte en épigraphe : « Sanabilibus agrotamus malis, Sen. » Cette citation, tirée du *De Ira* de Sénèque, avait été utilisée par Rousseau, dans une version plus complète et assortie d'une traduction, en tête de l'*Émile* : « Non, ce n'est pas une maladie incurable ; la nature, qui nous a fait naître pour la vertu, secondera nos efforts si nous voulons nous réformer. » L'exposé s'ouvre sur un éloge vibrant de Bonaparte, « le Pacificateur universel à jamais ». Prétendant voir dans le sujet proposé un moyen de faire s'accorder les « raisons particulières » avec la « raison publique », l'auteur écrit :

> C'est là sans doute, le grand et le principal objet, que l'Institut National, de concert avec le gouvernement consulaire, s'est proposé, en proposant comme sujet de prix la question de la réformation de Luther …

Il se place sous l'autorité de Kant, reprenant sa définition des Lumières et usant largement de « De la religion dans les limites de la simple raison » rédigé dix ans plus tôt. Anhistorique et philosophique, le manuscrit était hors sujet et ne retint pas l'attention du jury.

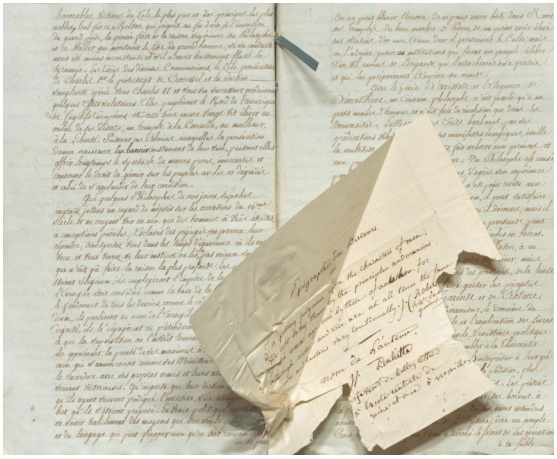
L'auteur est un protestant allemand issu du refuge huguenot : Frédéric Des Cotes, pasteur de l'Église française réformée de Kirchheim-Polanden et prédicateur de la cour du prince de Nassau-Weilbourg à Hanau.

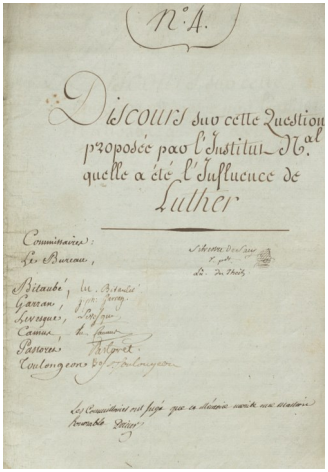

L'Accord parfait
des
Sciences morales et politiques
avec la
Religion chrétienne;
ou
Réponse à cette question
proposée pour sujet de prix le 10 Germinal
de l'an dix de la République française
par
la Classe des sciences morales
et politiques
de
l'Institut National à Paris;
Quelle a été l'influence de la réformation
de Luther sur la situation politique
des différens Etats de l'Europe et sur
le progrès des lumières?
Nom de l'Auteur.

Manuscrit n° 4

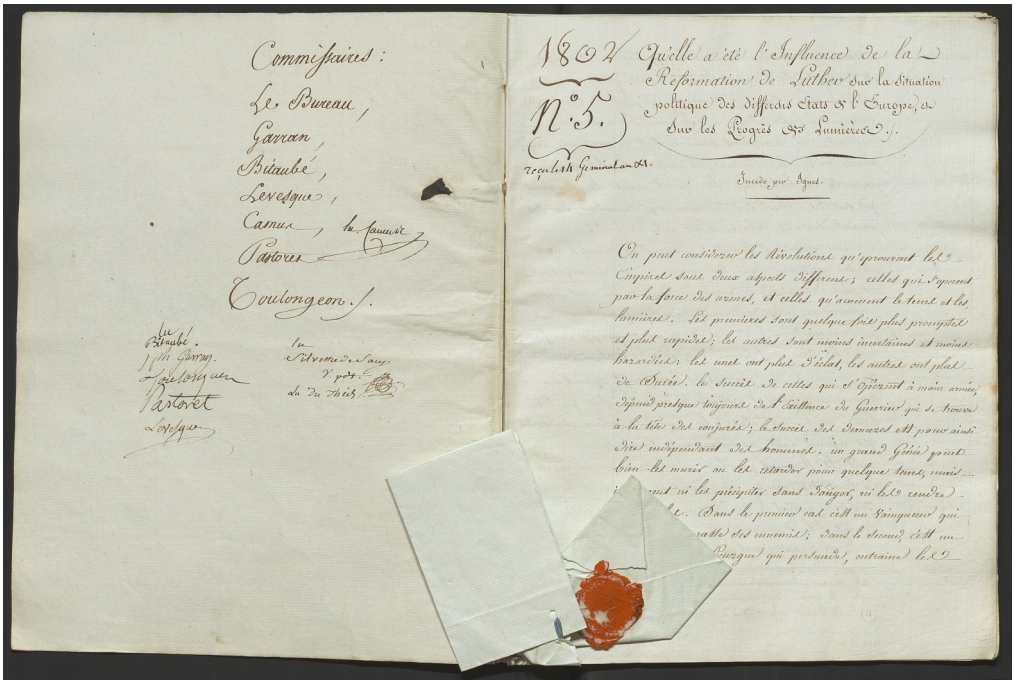
Ce manuscrit de quarante-trois pages (**17**) s'achève par un « Coup d'œil sur l'État de l'Europe jusqu'au seizième siècle et sur les changements qui sont survenus depuis cette époque » et porte en épigraphe une citation tirée de *l'Introduction à l'Histoire de Charles Quint* de Robertson. L'influence de l'historien écossais est sensible dans le texte qui contient un éloge de l'Amérique des pères fondateurs et une comparaison entre l'Amérique du Sud catholique et l'Amérique du Nord protestante. La préface est un éloge de la tolérance et une attaque en règle contre le catholicisme : « Malgré les efforts d'une secte qui travaille à faire rétrograder l'esprit humain, il n'est pas possible que la raison s'éclipse. » Publié en 1804 (**18**), l'ouvrage est encore reproduit par Villers dans l'édition de 1808 de son *Essai* (**24**). Un compte rendu élogieux paraît dans la *Décade* du 12 octobre 1804.

L'auteur, Jean-Jacques Leuliette, professeur à l'école centrale de Versailles, concourut aussi pour un prix sur « les circonstances qui ont amené l'abolition de l'esclavage en Europe » . Après le rétablissement de l'esclavage en mai 1802 le prix fut retiré mais le texte publié .





Manuscrit n° 5



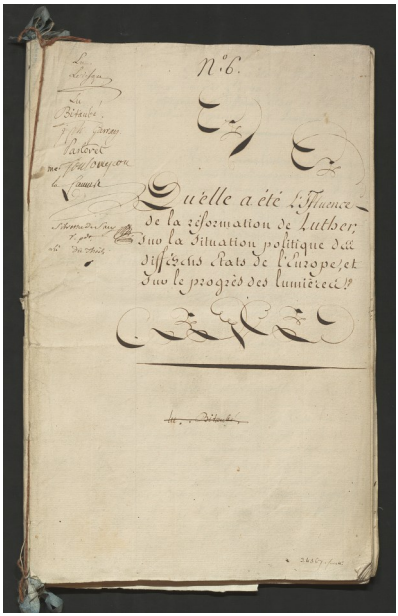
Ce manuscrit de dix-huit pages seulement (**19**) porte en épigraphe : « *Incedo per ignes* », citation d'Horace utilisée par Rousseau dans l'*Émile*. C'est un texte médiocre et très antipapiste. Joint au manuscrit, un billet cacheté contient le nom et l'adresse de l'auteur : B. B. Maison rue de la Poterie, n°10. B. B. Maison est signalé dans le catalogue de la BnF comme l'auteur d'une *Ode sur les bienfaits qui ont signalé le passage de S. M. l'Empereur et roi dans la ville de Montauban en 1808* qui fut tirée à cinq cents exemplaires d'après la *Bibliographie de l'Empire*. Il ne semble rien avoir publié d'autre.

Manuscrit n° 6

L'épigraphe est une citation de la *Henriade* de Voltaire, remplacée, dans l'édition par un extrait d'Adam Smith :

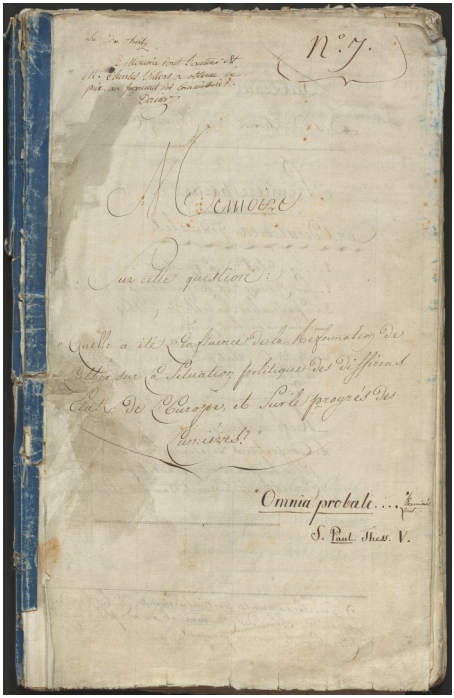
> On peut regarder la constitution de l'Église romaine pendant les dix, onze, douze et treizième siècles et quelques temps encore avant et après, comme la conspiration la plus terrible qui ait jamais été formée contre le gouvernement civil, aussi bien que contre la liberté, contre la raison et contre le bonheur du genre humain. (**21**)

Le manuscrit (**20**) est divisé en trois parties : « De l'État de l'Europe avant la Réformation », « De la Réformation et de son influence politique » et « De l'influence de la Réformation sur le progrès des Lumières ». Le récit des guerres de Religion est très favorable à la Réforme, mais c'est en Angleterre et dans la Révolution de 1688 que l'auteur trouve un modèle. Le texte s'achève sur cette affirmation propitiatoire : « Le concordat tel qu'il a été conclu entre le premier Consul de la République française et le Pontife de Rome, est sans contredit le dernier coup porté à l'ambition des papes. »
L'auteur est Nicolas Ponce. Graveur et écrivain, il a collaboré à la *Bibliographie universelle* de Michaud et écrit pour le *Moniteur* et le *Mercure*. En l'an IX, il avait remporté le prix d'histoire pour le meilleur mémoire sur la question : « Par quelles causes l'esprit de liberté s'est-il développé en France depuis François Ier jusqu'en 1789 ? ». Son texte avait été publié et Michel de Cubières en avait donné un compte rendu élogieux dans la *Décade*. Son essai sur la Réformation fut édité une première fois en 1804 et une seconde fois en 1808 comme celui de Villers.


N°6.

Manuscrit n°7

Le manuscrit de Villers (**22**) est le dernier déposé à l'Institut par l'entremise de Charles-Frédéric Reinhard, membre de la section de géographie de la deuxième classe le 8 avril 1803 (18 germinal an XI). Ambassadeur à Hambourg et membre de l'Académie des sciences de Göttingen, Reinhard était un correspondant de Goethe. Il avait apporté également un livre de l'historien Arnold Hermann Ludwig Heeren, lui aussi professeur à Göttingen : « Développement des suites politiques qu'a eu la réformation pour l'Europe ». Heeren avait songé à concourir pour le prix de l'Institut mais avait renoncé à sa candidature et communiqué son manuscrit à Villers. S'il faut en croire ce dernier, l'historien August Luwig von Schlötzer et le théologien Heinrich Eberhard Gottlob Paulus lui apportèrent également leur soutien.
L'introduction s'ouvre sur un vibrant hommage à l'Institut et sur un éloge de la France, pays de la liberté d'expression :


N°7.

Mémoire

sur cette question :

Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents Etats de l'Europe, et sur le progrès des lumières?

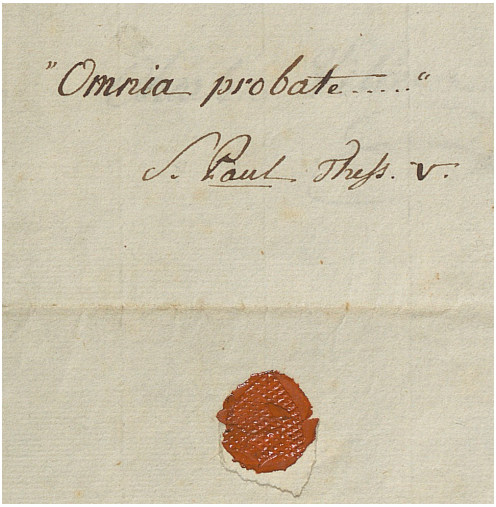
Omnia probate....

S. Paul. Thess. V.

L'Institut a donc été animé du vrai génie de l'histoire, en provoquant la solution du problème qu'il a si bien posé. Il est glorieux pour tout écrivain d'avoir à traiter devant un semblable tribunal de la religion et de la politique, ces deux points cardinaux de la vie humaine ...

Villers expose ensuite sa méthode historique : la Réformation est un élément d'une chaîne qui va de la cause première à l'effet ultime espéré comme « un âge d'or de la moralité », « un ordre de choses plus juste, plus humain, où les droits de chacun soient plus assurés, et où ces droits soient également répartis ».

Il discerne dans l'histoire de l'humanité une courbe ascendante vers le progrès en dépit de fléchissements circonstanciels : « jusqu'à nous les hommes ont gagné du terrain, il est croyable que nos successeurs en gagneront aussi ». L'histoire téléologique, humaniste et européenne de Villers ressemble à celle de Kant. On y retrouve l'*Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*, publiée en 1784, que Villers a traduite en 1798 pour le *Spectateur du Nord.* La première partie est consacrée à une histoire de la Réformation centrée sur la Réforme luthérienne. Villers en étudie les causes, expose les événements qui l'ont précédée et présente la civilisation européenne au début du seizième siècle. La Réforme est analysée comme un retour aux sources du christianisme : Villers adopte donc le point de vue protestant. La seconde partie étudie l'évolution politique, économique et culturelle des nations européennes en relation avec leur situation confessionnelle et pose déjà, avant Quinet et Max Weber, le postulat de la supériorité des nations protestantes sur les nations catholiques.



Les résultats sont proclamés dans la séance du 11 ventôse an XII (2 mars 1804) (**10**) : le mémoire n° 7 a recueilli la majorité des suffrages. Le « billet cacheté » est ouvert et révèle le nom de Villers. Les mémoires 2 et 4 ont une mention honorable.

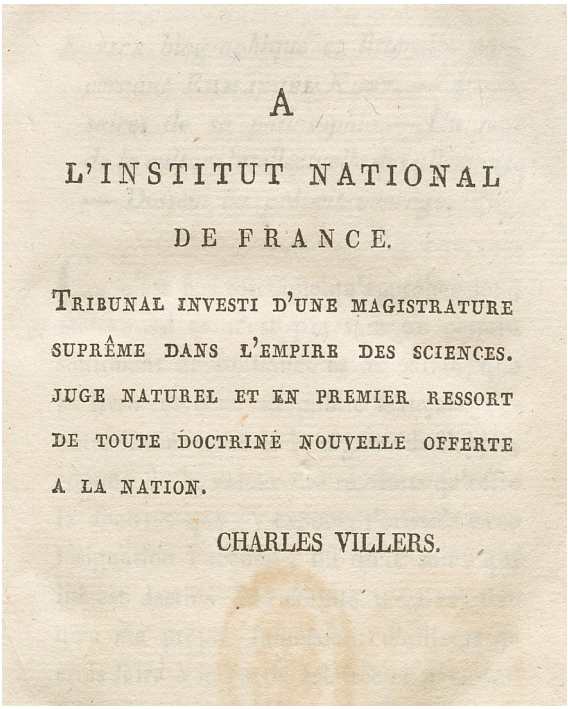
Charles de Villers (1767-1815)

Friedrich Carl Gröger, *Charles François Dominique de Villers*, 1809.

Staats-und-Universitätbibliothek, Hamburg, Gemäldesammlung, n. 10

Charles Villers n'est pas un inconnu à l'Institut. Depuis Göttingen, cet émigré lorrain s'efforce d'introduire auprès de ses compatriotes la culture allemande, notamment la philosophie de Kant, avec un succès mitigé, en particulier au sein de la Classe des sciences morales. Ce prix lui offre une notoriété qu'il espérait depuis longtemps. Né catholique, cet homme des Lumières est indifférent en matière de religion. Mais la découverte de l'Allemagne du Nord luthérienne est pour lui une révélation : il réalise qu'il est possible de concilier religion et exigences scientifiques, tradition et progrès. Médiateur infatigable, il veut faire connaître la pensée allemande à ses compatriotes : après avoir publié, en 1797, des *Lettres westphaliennes* enthousiastes, il collabore l'année suivante au *Spectateur du Nord* de Baudus et Fauche-Borel mais se heurte à l'hostilité de Rivarol et de l'abbé Barruel et perd le soutien de Baudus. Ne traitant plus que de littérature dans le *Spectateur*, il oppose les vertus germaniques, effet d'un bon système d'instruction publique, à la légèreté gallique.

Il quitte le journal en 1800 pour se consacrer à l'introduction de Kant en France, espérant gagner le soutien de la Classe des sciences morales. Mais sa critique du matérialisme des Lumières et du sensualisme déplait aux idéologues, cependant que sa germanophilie lui attire des inimitiés. En mai 1801, il se rend à Paris et envoie le 22 juillet à l'Institut sa *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale* (**25**). La dédicace ne suffit pas à lui concilier les philosophes de l'Institut malgré une intervention maladroite de Sébastien Mercier. Les débats attirent l'attention du premier consul peu enclin à apprécier Kant. Le livre est attaqué dans le *Publiciste* de Jean-Baptiste Suard puis par Amaury Duval et Destutt de Tracy dans la *Décade*. Seule Germaine de Staël prend la défense de Villers contre Gérando, lui aussi introducteur, mais plus circonspect, de Kant, et contre les critiques de tous bords qui s'entendent pour railler, au nom du bon goût français, une supposée balourdise germanique.


A

L'INSTITUT NATIONAL

DE FRANCE.

TRIBUNAL INVESTI D'UNE MAGISTRATURE SUPRÊME DANS L'EMPIRE DES SCIENCES. JUGE NATUREL ET EN PREMIER RESSORT DE TOUTE DOCTRINE NOUVELLE OFFERTE A LA NATION.

CHARLES VILLERS.

Charles Villers, *Philosophie de Kant ou principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, Metz, 1801

8° M 120B (**25**)

Blessé, Villers écrit au luthérien Georges Cuvier au début de 1802 dans une lettre ouverte (**26**) :

> « Vous êtes du très-petit nombre de ceux qui, sur la rive gauche du Rhin, rendent au moins une demi-justice aux gens de la rive droite. Vous avez lu et saisi sans effort ma *Philosophie de Kant*, laquelle m'a attiré tant d'injures et de pitoyables réfutations de la tourbe des critiques parisiens. Votre opinion, et celle de quelques hommes éclairés, m'a consolé du petit malheur d'avoir été jugé de travers par ces messieurs. »

Vincent et Miger,
Georges Cuvier,

Ms 3344, fol. 18

A la même époque, il rencontre le Bernois Philip Albert Stapfer, ministre plénipotentiaire de la République helvétique, qui a étudié lui aussi à Göttingen. Les deux amis s'emploient dès lors à traduire en français les œuvres des professeurs de la *Georgia Augusta*. Villers cependant, déçu par le mauvais accueil réservé à son livre par le public français, repart en Allemagne à la fin de l'été.

Il ne se décide qu'à l'automne à participer au concours lancé par l'Institut le 5 avril. Le sujet avait suscité un grand mouvement d'intérêt dans les universités allemandes : Herder songe à concourir et Heeren, qui a commencé à y travailler, s'efface devant Villers. Il ne reste à ce dernier que quelques mois pour rédiger son mémoire et l'envoyer à Paris avant la date butoir du 5 avril 1803 fixée par l'Institut.
Villers séjourne à Paris de fin août 1803 aux premiers mois de 1805, ce qui lui permet de recevoir le prix - une médaille de 500 hectogrammes d'or - qui lui est remis le 23 mars 1804 par la nouvelle Classe d'histoire et de littérature au Louvre dans la salle des Caryatides. Le 14 septembre 1805, il est élu membre correspondant de l'Institut avec seulement seize suffrages sur vingt-neuf, cependant que Schnurrer et Scrofani obtiennent la majorité absolue. Il s'est heurté à la réticence des condillaciens qui n'ont pas oublié sa défense de Kant et à l'hostilité des catholiques tels Delisle ou Fontanes. Ayant commencé la rédaction d'une vie de Luther sans avoir le temps de la terminer, il en fait un abrégé, resté manuscrit, pour la *Biographie Universelle* et traduit la *Vie de Luther* de Melanchthon (**48**).

Charles de Wailly, *Vue perspective de la salle des assemblées générales et publiques de l'Institut* (**6**). Ms 7752, fol. 3.

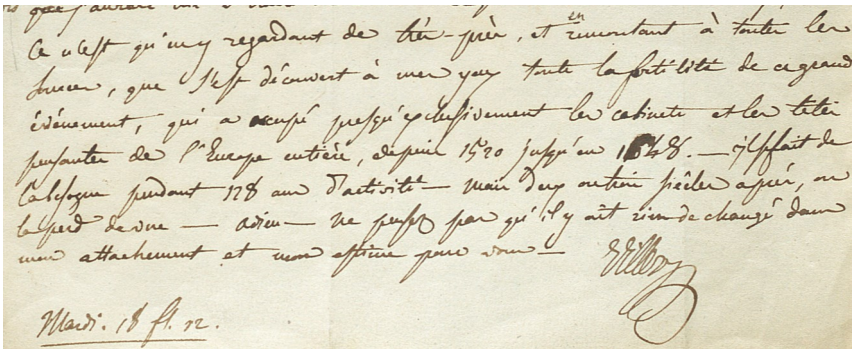
*Le débat autour de l'*Essai sur la Réformation

La publication de l'*Essai* de Villers ouvre une controverse théologico-politique qui se développera au cours du siècle. La *Décade*, animée par le protestant Jean-Baptiste Say, consacre près de trente pages en deux articles au compte rendu du livre. Mais l'auteur du premier article, Claude Fauriel, n'est pas aussi élogieux qu'on aurait pu s'y attendre (**31**). Après avoir repris Villers sur le rôle des protestants dans les recherches orientalistes, il lui reproche d'avoir déprécié la France au profit de l'Allemagne, modérant également sa critique de la pratique catholique :

> Un système religieux ne peut-il pas être très absurde avec des formes extérieures très simples ? L'attachement exclusif au matériel des religions caractérise-t-il exactement la superstition, et peut-il y avoir superstition sans l'influence des opinions, des idées et des sentiments ? La mysticité, que le C. Villers regarde comme l'opposé de la superstition, est-elle autre chose que la superstition raffinée des imaginations vives auxquelles manque le contre-poids du jugement ?

Un vif échange de lettres s'ensuit (**32-36**). À Fauriel, qui ne voit dans la Réforme que « le moyen et l'occasion » de progrès politiques et culturels résultant d'une évolution inéluctable de la société, Villers répond :

> Vous m'avez dit, il est vrai, en termes fort clairs, que vous croyez beaucoup moins que moi à l'influence de la Réformation […] Ce n'est qu'en y regardant de très près, et en remontant à toutes les sources, que s'est découverte à mes yeux toute la fertilité de ce grand évènement...



Ms 2327 (2), pièce 486

Fauriel ne rédige pas le second article prévu, laissant la plume à Amaury Duval (**36**). Le *Citoyen français*, dirigé par l'armateur protestant Lemaire, le *Magasin encyclopédique* (**37**) et le *Publiciste* (**41)** soutiennent Villers contre les attaques des catholiques du *Mercure de France* (**38**), du *Journal des Débats* et contre celles, plus modérées, du *Journal de Paris* (**42**) de Roederer, la publication officieuse du gouvernement. Benjamin Constant évoque dans son journal la violence de certaines réactions :

> J'ai lu la critique du *Mercure* contre Villers. Il est impossible de se faire une idée de la fureur qu'il inspire à ses antagonistes […]. Le pauvre Villers a voulu se battre contre un écrivain du *Mercure*, s'étonnant enfin de ce qu'on disait qu'il était un assassin, un laquais et un spoliateur des propriétés parce qu'il a écrit que la Réformation avait eu des conséquences utiles. Il s'agite et croit que par des réponses il empêchera de parler des gens qui ne sont pas plus de leur avis que du sien.

Tranchant de Laverne adresse à Villers une *Lettre* critique d'autant plus pertinente que son auteur, qui a étudié le droit public et la philosophie à Göttingen avant la Révolution, est, lui aussi, un traducteur de Kant. Il catholicise Kant, sur la religion duquel il a écrit, reprochant à la Réforme d'avoir rompu l'unité spirituelle, revendiquée par le philosophe allemand. Cette position lui vaut une mise au point de Villers sur l'unité kantienne et les critiques de l'abbé de Boulogne qui s'indigne dans les *Annales littéraires et morales* (**39**) :

> Ce qui est difficile à concevoir, c'est qu'une société, payée par la nation française, donne la palme à un discours qui n'est qu'un tissu de témérités et de déclamations contre le culte que cette même nation, à quelque portioncule près, professe solennellement ; c'est que cette palme soit décernée en face d'un Gouvernement qui vient de conclure un Concordat avec le chef de l'église romaine ; de sorte qu'au dire de M. Villers, il aurait contracté alliance avec un culte superstitieux ennemi des lettres, ou, pour parler le jargon moderne, des idées libérales : c'est que le faiseur d'essai n'eut pas craint de réveiller, par son indécente diatribe, des haines heureusement assoupies, et des souvenirs affligeants pour l'humanité, qu'il importe d'ensevelir dans un éternel oubli ; c'est enfin que cet outrage public fait au catholicisme nous vienne de la part même des prédicateurs de la tolérance, des protecteurs zélés de tous les cultes, et des prôneurs infatigables de la liberté des consciences.

Louis de Bonald publie en juillet 1806 dans le *Mercure de France*, sous le titre *De l'unité religieuse en Europe*, la réponse la plus significative à l'*Essai* de Villers. Félicitant ironiquement l'Institut d'avoir proposé à la frivolité française un sujet aussi sérieux, il insinue que la noble institution a ouvert la boîte de Pandore d'une controverse trop publique pour être honnête.

Napoléon empereur et roi.

Objet 626 (**44**)

À partir de 1807, le contexte politique change. L'empereur, en conflit avec le pape, voit d'un œil plus indulgent l'ouvrage de Villers ce qui permet à celui-ci de rééditer son livre en 1808. Le ton du *Journal de Paris* s'est nettement radouci :

> […] c'est un ouvrage de pur raisonnement politico-historico-philosophique qui ne touche point aux dogmes, et qui ne parle absolument que des effets salutaires de la réformation sur la société européenne, son organisation et les sciences qu'elle cultive. (**42 bis**)

Il n'y a pas de polémique car l'empereur ne l'aurait pas admis. En 1809, lorsque l'Institut discute des ouvrages à sélectionner pour les prix décennaux, l'« excellent ouvrage » de Villers est proposé pour un « grand prix de première classe à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature qui réunira au plus haut degré la nouveauté des idées, le talent de la composition et l'élégance du style » :

> L'auteur y jette de nouvelles lumières sur une des révolutions les plus mémorables et les plus importantes de l'histoire moderne, dont il analyse les conséquences avec beaucoup plus d'étendue et de sagacité qu'on ne l'avait fait encore. Il ne tient pas toujours la balance bien égale entre les deux doctrines dont il expose la lutte ; mais sous le rapport philosophique et même politique, ce rapport contient quelques vues neuves et des résultats utiles.

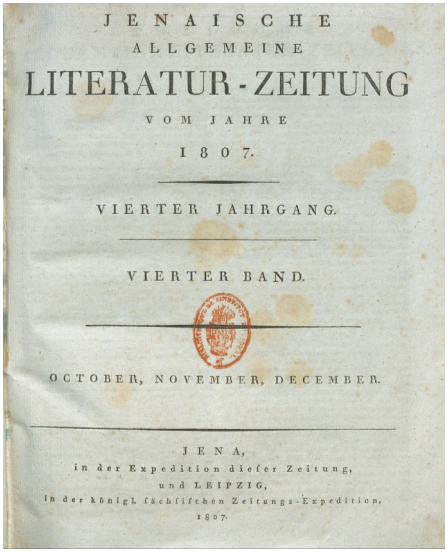
Ce prix a été discuté dans la Classe de la langue et de la littérature françaises et non dans celle d'histoire et de littérature ancienne où les chances de Villers auraient été meilleures. Cette tactique dilatoire est soulignée par le protestant Pierre Samuel Dupont de Nemours qui déclare : « Je crois que la classe doit accorder la première mention honorable au Mémoire de M. de Villers, dont elle connaît plus que personne le mérite puisqu'elle l'a elle-même couronné ». Mais la véritable question est l'absence, contre la volonté de l'empereur, du *Génie du christianisme* parmi les livres présentés par l'Institut et les prix ne seront finalement pas décernés. Villers est reparti en Allemagne où il défendra bientôt les habitants de Lübeck contre les exactions des troupes françaises avant de se porter au secours des universités allemandes menacées de suppression (**47**). Son *Essai* ne sera réédité qu'en 1820 chez un éditeur protestant, dans le contexte peu favorable de la Restauration.

François- René de Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*, Paris, Migneret, 1802, 5 vol. 8° T8 (**8**)

Échos européens

Seuls les pays protestants ont fait écho à la publication d'un livre qui ne pouvait que leur plaire. L'Allemagne luthérienne, où Villers était apprécié, se montre particulièrement enthousiaste et plusieurs revues, au premier rang desquelles la *Gazette* d'Iéna (**43**), donnent des comptes rendus favorables. L'ouvrage est traduit, dès 1805, à Hambourg et à Leipzig. Deux nouvelles traductions, à Leipzig en 1808 et à Dusseldorf en 1810, suivent la troisième édition de l'*Essai*. Un abrégé du pasteur Franz von Plieth paraît à Nordhaus en 1805.

Une traduction hollandaise est publiée à Harlem en 1805. Deux traductions sont données en danois. La traduction suédoise de 1811 connaît un grand succès soutenu par Bernadotte. L'ouvrage est traduit deux fois en anglais en 1805, dont une fois par le jeune James Mill. Dans une longue introduction, qui fait de cette édition enrichie de copieuses notes un ouvrage à quatre mains, Mill loue l'Institut d'avoir mis au concours une question favorable à la Réforme, acte de courage face à l'autoritarisme de Bonaparte et nouveauté après deux siècles de persécutions. La même année, le livre paraît en Écosse. Enfin l'ouvrage est publié à Philadelphie en 1833 et la traduction de Mill est rééditée en 1836 en relation avec la question irlandaise.


JENAISCHE
ALLGEMEINE
LITERATUR-ZEITUNG
VOM JAHRE
1807.

VIERTER JAHRGANG.

VIERTER BAND.

OCTOBER, NOVEMBER, DECEMBER.

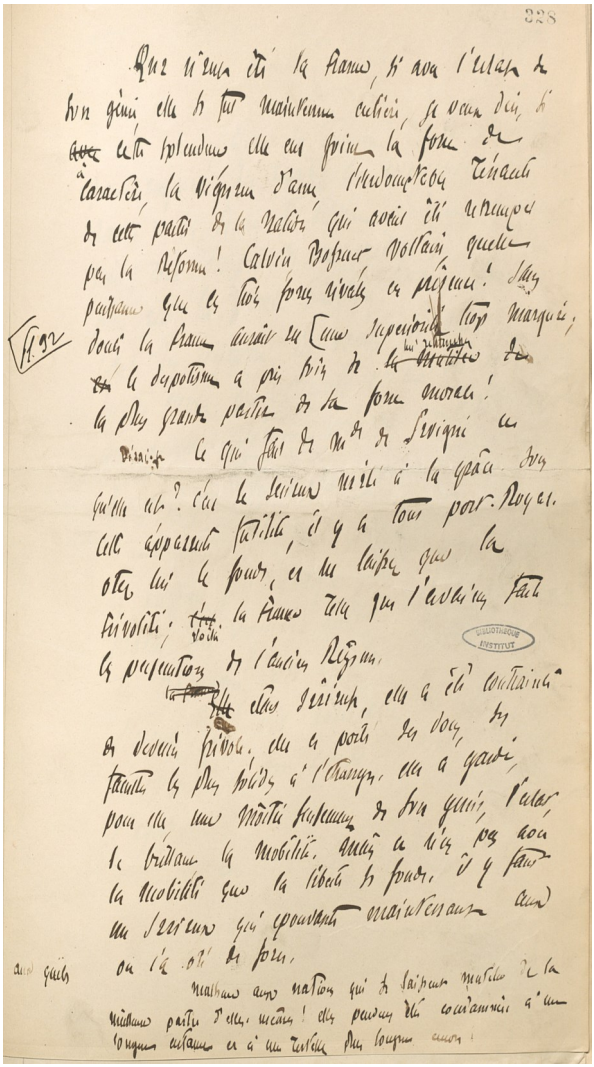
JENA,
in der Expedition dieſer Zeitung,
und LEIPZIG,
in der königl. ſächſiſchen Zeitungs-Expedition.
1807.

Jenaische Allgemeine Literatur Zeitung, octobre 1807

4°AA 128

La postérité de Villers en France jusqu'à la fin de la Troisième République

Après la fin de l'Empire, l'*Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation* ne connaît que deux rééditions chez l'éditeur protestant Truttel et Wurtz, chaque fois dans le contexte d'une lutte contre le catholicisme intransigeant : en 1820 puis en 1851. Délibérément oublié par les écrivains catholiques, dont Chateaubriand, Villers est peu cité par les écrivains libéraux, Guizot, Michelet (**49**) ou Quinet dont l'évolution vers une analyse théologico-politique a souvent été comparée à celle de son aîné. Après la défaite de 1871, il n'est plus question de citer les laudateurs de l'Allemagne prussienne et Villers semble bien oublié.

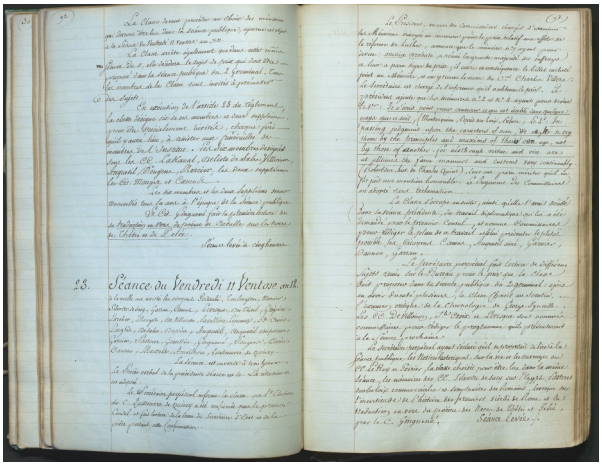


Edgar Quinet, « La Révolution », livre VI. Manuscrit autographe. Premier état.

Ms 3646, f. 328 (**50**)

Conclusion

Peut-on parler, à propos du concours de 1802, d'un « moment protestant » de l'Institut de France ? Plusieurs éléments semblent aller dans ce sens : le sujet retenu, sa formulation, le choix des lauréats. Mais c'est un « moment » déjà dépassé et un combat sans avenir qu'il faut rattacher au devenir des opposants libéraux à Napoléon, cette « génération perdue » qui fut celle des idéologues. Les thèses de Villers valaient celles de Bonald, mais son style ne soutenait pas la comparaison avec celui de Chateaubriand. Le débat, animé dans les débuts, fut étouffé dans l'œuf par l'empereur. Lorsque les thèses de Villers furent reprises sous un autre empire, ce fut de façon plus radicale - il s'agissait de lier Réforme et Révolution – par des hommes bien différents, socialement et politiquement, de leur précurseur. Villers avait trouvé en Westphalie une patrie d'élection et en Luther un héros. Après plus d'un siècle de silence, il réactualisait un débat théologico-politique riche d'avenir. La montée du nationalisme prussien jeta sur le trop germain Villers, sinon l'opprobre du moins l'oubli. Quant à l'Institut, il ne l'avait guère aimé avant de couronner en sa personne un opposant à la politique religieuse du premier consul. Cet Institut, plus « antipapiste » que philoprotestant, disparut peu ou prou en 1815 et ne se retrouva jamais, même lorsque François Guizot en devint un membre éminent.


28. Séance du Vendredi 11 Ventose an 11.

Registre des procès-verbaux de la classe de littérature et beaux-arts. Année XI.

Archives de l'Institut

Liste des pièces exposées

Sauf mention contraire, les œuvres présentées sont conservées à la Bibliothèque de l'Institut de France.

1. Pierre-Gabriel Berthault, gravure d'après Abraham Girardet, *Première séance de l'Institut national, 15 germinal an IV*. Objet 960

La séance solennelle d'inauguration de l'Institut se tient le lundi 4 avril 1796 dans la salle des Caryatides au Louvre. Au premier plan sont assis, vus de dos, les cinq directeurs en grand costume : Reubell, La Révellière-Lépeaux, Le Tourneur et Sieyès. Deux rangées de gradins courent le long des murs de la salle. D'autres spectateurs se tiennent debout, entre les gradins et les murs.

2. *Décade philosophique et littéraire*, n° 58, 10 frimaire an IV (1er décembre 1795). Composition de l'Institut national. 8° AA 450

Le premier numéro de la *Décade* paraît le 29 avril 1794. Ses fondateurs sont Jean-Baptiste Say, Pierre-Louis Ginguené, Amaury Duval, François Andrieux, Joachim Le Breton et Toscan, bibliothécaire du Muséum national d'histoire naturelle. Le Breton est secrétaire de la Classe des sciences morales et politiques (1796-1797) puis secrétaire perpétuel de celle des beaux-arts (1803-1816) ; Ginguené appartient à la Classe des sciences morales et politiques (section d'analyse des sensations et des idées) puis à celle des inscriptions et belles-lettres (section d'histoire et de littérature ancienne) ; Amaury Duval est élu en 1811 dans la Classe des inscriptions et belles-lettres ; Andrieux doit à Collin d'Harleville sa nomination dans la section de grammaire de la Classe des sciences morales en 1795. Say, Andrieux, Ginguené et Le Breton seront membres du Tribunat. La *Décade philosophique et littéraire* publie des articles des membres de l'Institut ainsi que les comptes rendus des séances.

3. *Décade philosophique et littéraire*, n°72, 30 germinal an IV (19 avril 1796). Première séance de l'Institut national. 8° AA 450

4. *Costume des Membres de l'Institut*. Gravure de Louis F. Charon d'après un dessin de Poisson, éditée par Jean. Entre 1802 et 1810. Objet 375

La Révolution supprime le port de l'épée, signe distinctif de la noblesse, et les textes fondateurs de l'Institut national ne prévoient pas de tenue pour ses membres qui réclament un signe distinctif : carte, médaille, insigne, habit. Une décision du 27 juillet 1800 leur attribue « une canne, de la mesure d'un mètre, surmontée d'un pom-

meau portant la médaille de l'Institut national » et le principe du costume est décidé le 27 septembre suivant. L'arrêté est signé par le premier consul le 13 mai 1801 : « Grand costume : habit, gilet ou veste, culotte ou pantalon noirs, brodés en plein d'une branche d'olivier, en soie, vert foncé ; chapeau à la française. Petit costume même forme et couleur, mais n'ayant de broderie qu'au collet et aux parements de la manche, avec une baguette sur le bord de l'habit ». Seul le petit costume est de rigueur et aucune épée n'est mentionnée.
Dans cette première image connue du costume, aucun objet ne l'accompagne. Le personnage porte des gants blancs et tient un petit livre dans la main gauche.

5. B. Duvivier, ***Bonaparte, général de l'armée française en Italie***. ***Les sciences et les arts reconnaissants*****, 1797.** Médaille. Bronze. Objet 789

Cette médaille rappelle à la fois la Paix de Tolentino avec le Pape qui permit d'obtenir des objets d'arts et des manuscrits et la Paix de Campo Formio, qui donna à la France les Pays-Bas et la République cisalpine. Bonaparte a été élu dans la section de mécanique de la Classe des sciences le 25 décembre 1797. Sous le Directoire, le jeune général courtise l'Institut, emmenant en Égypte, où il fonde l'Institut du Caire, plusieurs savants et faisant don à la Bibliothèque des rouleaux trouvés à Herculanum. L'Institut lui fournira des soutiens le dix-huit brumaire.

6. Charles de Wailly, ***Vue perspective de la salle des assemblées générales et publiques de l'Institut prise du vestibule au point A.*** Ms 7752 f. 3

Dessin à la plume, encre, 181x100 mm.

La salle dite des Caryatides se trouve au rez-de-chaussée de l'aile construite par Pierre Lescot. Elle doit son nom aux quatre figures féminines sculptées par Jean Goujon en 1550 pour soutenir la tribune des musiciens. Siège de l'Institut de 1795 à 1806, elle est ensuite intégrée au musée du Louvre et réaménagée par Percier. Ce dessin a été reproduit dans la *Décade philosophique et littéraire*, an VII, 1er trimestre, avec mention d'auteur "DeWailly del".

7. ***Décade philosophique et littéraire*****, 20 germinal an X (10 avril 1802).** 8° AA 450

Ce numéro contient à la fois l'annonce du concours sur la Réformation et le texte du Concordat.

8. François-René de Chateaubriand, *Le Génie du Christianisme*, Paris, Migneret, 1802, 5 vol. 8° T 8

Rédigé entre 1795 et 1799 pendant l'exil en Angleterre, le *Génie du christianisme* est un ouvrage apologétique. Chateaubriand entreprend de défendre la sagesse et la beauté de la religion chrétienne, c'est-à-dire catholique, attaquée par la philosophie des Lumières, puis persécutée pendant la Révolution.

9. Benjamin Constant, lettre non datée à Claude Fauriel sur le *Génie du Christianisme*, [1802]. Ms 2328 (1), pièce 513

Benjamin Constant, vaudois et protestant, s'est engagé depuis 1795 dans les débats politiques français au côté de Germaine de Staël. Opposant au premier consul, il a été éliminé du Tribunat en janvier 1802. De 1802 à 1820, il entretient une correspondance régulière avec Claude Fauriel lié comme lui à Sophie de Condorcet. « Pour me distraire des autres folies je lis Chateaubriand. C'est difficile quand on tâche pendant 5 volumes de trouver des mots heureux et des phrases sonores. Mais c'est la plupart du tems un galimathias double, et dans les plus beaux passages il y a un mélange de mauvais gout qui annonce l'absence de la sensibilité comme de la bonne foi. »

10. Institut National des Sciences et des Arts. Registre des Procès-Verbaux de la Classe de Littérature et Beaux arts. Année XI. Annonce des résultats du concours de l'An X. Archives de l'Institut de France

11. Schlegel, Mémoire en allemand, manuscrit, non paginé. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

12. [Schlegel] et [Losse]. « Traduction d'un mémoire allemand sur la question proposée par l'Institut, de quelle influence a été la réformation de Luther sur les rapports politiques de l'Europe ? », manuscrit, 52 f. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

13. Treuttel et Wurtz, Lettre adressée à Cardot [Etienne Cardot, chef du secrétariat de l'Institut] accompagnant la traduction de Loss du mémoire en allemand de Schlegel, 23 messidor XI. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

14. Maleville fils [Pierre Joseph, marquis de Maleville], « De l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différents États de l'Europe et sur le progrès des Lumières », manuscrit autographe, 152 p. et 19 f. de notes non paginés ni foliotés. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

15. Pierre-Joseph Maleville, *Discours sur l'influence de la réformation de Luther*: *ouvrage dont il a été fait mention honorable dans la dernière séance de l'Institut*, Paris, Le Normant, 1804. 8° T 258 B*

16. Frédéric Des Cotes, « L'accord parfait des sciences morales et politiques avec la religion chrétienne ou Réponse à cette question proposée pour sujet de prix le 10 germinal de l'an X de la République française par la Classe des Sciences morales et politiques », manuscrit autographe, 161 p. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

17. Jean-Jacques Leuliette, « Discours sur cette question posée par l'Institut N.al quelle a été l'influence de Luther », manuscrit autographe, non folioté . Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

18. Jean-Jacques Leuliette, *Discours qui a eu la mention honorable, sur cette question proposée par l'Institut national : quelle a été l'influence de Luther sur les Lumières et la situation politique des différents États de l'Europe ?*, Paris, Gide, 1804, XXVII-164 p. 8° T 258 B*

19. B.B. Maison, « Qu'elle [sic] a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différens États de l'Europe, et sur les progrès des Lumières », manuscrit autographe, 18 p. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

20. Nicolas Ponce, « Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différens États de l'Europe, et sur le progrès des Lumières », manuscrit autographe, 30 f. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

21. Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, 5th. ed., London, 1789, exemplaire annoté par Jean-Baptiste Say. Ms 3465, p. 217

Say avait lu Smith avant la Révolution grâce à Clavière qui l'employait dans sa compagnie d'assurance. Il avait fait venir l'ouvrage de Londres et l'avait copieusement annoté. Ce précieux exemplaire fut offert à la bibliothèque de l'Institut par Léon Say. En l'an VII, Say participe au concours de la seconde classe sur « les moyens de réformer les mœurs d'une nation ». Le prix n'est pas été attribué mais le texte de Say, une utopie intitulée « Olbie », est publié en l'an VIII. Cet opuscule annonce le *Traité d'économie politique* publié en 1803 qui lance la carrière d'économiste de Say. Les annotations de Say ont été publiées par Hitoshi Hashimoto : « Notes inédites de J. B. Say qui couvrent les marges de la *Richesse des nations* et qui la critiquent », *Kyoto Sangyo University Economic and Business Review*, n° 7 (1980), p. 53-81 et n° 9 (1982), p. 31-133.

22. Charles Villers, « Mémoire sur cette question: Quelle a été l'influence de la Réformation de Luther sur la situation politique des différens États de l'Europe, et sur le progrès des Lumières suivi d'un Apperçu rapide des Evénemens principaux qui ont concouru au développement du dogme et aux diverses constitutions de l'Eglise Chrétiène depuis sa fondation jusqu'à la Réformation », manuscrit autographe, 131 p. et 39 p. Archives de l'Institut de France. IBL. 2 H2

L'appendice qui constitue la deuxième partie du manuscrit a été publié séparément de la première édition de l'*Essai* en 1804 et figure à la fin des deuxième et troisième éditions décrites ci-dessous.

23. Charles Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, ouvrage qui a remporté le prix sur cette question proposée dans la séance publique du 15 germinal an X, par l'Institut national de France : Quelle a été l'influence de la réformation de Luther sur la situation politique des différens États de l'Europe, et sur le progrès des lumières ?*, Paris, Heinrichs et Metz, Collignon, an XII-1804, in-8°, 467 p. et errata. Deuxième édition. 8° T 258

24. Charles Villers, *Essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther…*, Paris, impr. de Didot jeune, 1808, XXXVII-425 p. et errata. 8° S. 408 D

Cette édition est augmentée d'une introduction, dans laquelle Villers raconte les circonstances de sa participation au concours et l'aide reçue de divers savants allemands, ainsi que d'un index thématique rédigé par Philippe-Albert Stapfer. Elle s'ouvre sur une dédicace « aux membres de la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France ».

25. Charles Villers, *Philosophie de Kant, ou Principes fondamentaux de la philosophie transcendantale*, Metz, Collignon, 1801-an IX. 2 parties en 1 vol. in-8°, LXVIIII-441 p. 8° M 120B

26. *Lettre de Charles Villers à Georges Cuvier* […] *sur une nouvelle théorie du cerveau par le docteur Gall…* A Metz, chez Collignon, an X. 1802. 8° M1565 G (n°2)

27. Portrait de Cuvier jeune, gravure de Simon-Charles Miger. Ms 3344

28. Charles Villers, lettre à Cuvier, mars 1807. Ms 3229, f. 306-307

Villers écrit de Lübeck pour relater à Cuvier des expériences de physique. Signant « Villers correspondant de l'Institut », il termine sa lettre par ces mots : « Souvenez-vous de moi quelquefois avec bonté, et avec amitié, comme par le passé. » La lettre de Villers fut lue à l'Académie des sciences (*Procès-verbaux des séances de l'Académie tenues depuis la fondation de l'Institut jusqu'au mois d'août 1835*, Volume 3, p. 532).

29. Arnold Hermann Ludwig Heeren, *Essai sur l'influence des croisades, ouvrage qui a partagé le prix sur cette question, proposée le 11 avril 1806 par la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut de France*, Paris et Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1808. 8° V 335A

C'est grâce à Villers, qui corrige et traduit son texte, que Heeren remporte en 1808 le prix lancé en 1806 par la Classe d'histoire et de littérature ancienne sur « L'influence des croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe ». La traduction est publiée en 1808, Philip Albert Stapfer en a dressé la table des matières. Dans son introduction, Villers, feignant de voir dans le concours un deuxième volet de celui sur l'influence de la Réformation, revient sur son propre ouvrage réédité la même année : si l'on peut parler d'un « esprit » de la Réformation qui a provoqué des résultats heureux, les bons effets des croisades ne sont que le fruit du hasard.

30. *Rapport fait à la classe d'histoire et de la littérature ancienne de l'Institut de France : Sur l'état actuel de la Littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne,* S. l. n. d., in-8°. 8° AA 218 D

Daté du 1er janvier 1809, ce rapport a été publié la même année sous le titre *Coup d'œil sur l'état actuel de la Littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne* à Paris et à Amsterdam. Une note, p. 153, signale qu'on peut le considérer comme une pièce justificative du *Coup d'œil sur les universités allemandes* (**47**).

31. [Claude Fauriel], Compte rendu de l'*Essai* de Villers dans la *Décade philosophique et littéraire,* 10 floréal an XII (30 avril 1804). 8°AA 450

32. Charles Villers, lettre à Claude Fauriel, 22 germinal [an XII] (12 avril 1804). Ms 2327 (2), pièce 485

33. Charles Villers, lettre à Claude Fauriel, 30 germinal [an XII] (20 avril 1804). Ms 2327 (2), pièce 486

34. Charles Villers, lettre à Claude Fauriel, 18 floréal [an XII] (8 mai 1804). Ms 2327 (2), pièce 487

35. Claude Fauriel, lettre à Charles Villers, [1804], minute. Ms 2327 (1), pièce 173B

« Il y a dans votre livre des choses très bonnes, très utiles, et qui doivent en faire aimer et estimer l'auteur ; je les ai louées sincèrement. J'ai cru y trouver aussi des inexactitudes de raisonnement et de fait ; j'en avais parlé avec modération, avec réserve, et j'aurais tâché, de continuer à en parler de même. Il est vrai que, comme plusieurs autres personnes qui d'ailleurs vous rendent justice, et dont le suffrage ne devrait pas vous être indifférent, j'ai été blessé de quelques traits d'une partialité qui me semble peu philosophique.» L'original de cette lettre est conservé à la Bibliothèque municipale et universitaire de Hambourg.

36. [Amaury Duval], suite du compte rendu de l'*Essai* de Villers dans la *Décade philosophique et littéraire,* 30 fructidor an XII (30 avril 1804). 8° AA 450

Ce compte rendu, plus favorable que celui de Fauriel, soutient Villers contre ses opposants décrits comme des « bavards obscurs ».

37. *Magasin encyclopédique,* 1808, t. 5, p. 205-206. 8° AA 449

Le *Magasin encyclopédique*, ou *Journal des sciences, des lettres et des arts*, parait à Paris de l'an III à 1816. Son rédacteur est Aubin-Louis Millin de Grandmaison, naturaliste et antiquisant, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale.

38. *Mercure de France*, 14 fructidor an XII (1er septembre 1804). 8° AA 434

Héritier de Panckoucke, Henri Agasse avait revendu le titre en 1799. En 1800 la direction passe à Jean-Baptiste Esménard et l'impression est confiée à Pierre Didot : Fontanes, La Harpe, Morellet, Bourlet de Vauxcelles s'efforcent de faire revivre la revue sur une ligne conservatrice, catholique et proche de l'Empire. Le journal engage une campagne en faveur du *Génie du Christianisme* attaqué dans la *Décade*. Ce compte rendu, très violent, de l'*Essai* de Villers est signé CH. D., sans doute le royaliste Charles-François-Louis vicomte Delalot.

39. [Abbé de Boulogne], « Observations sur l'ouvrage de M. Charles de Villers », *Annales littéraires et morales*, Paris, An XII-1804, p. 441-483. 8°CX1160 (D)

40. Louis de Bonald, « De l'unité religieuse en Europe », *Mercure de France,* 17 juillet 1806. 8° AA 434

« L'événement religieux et politique le plus mémorable des temps modernes, a été remis sous les yeux du public, de par l'autorité du premier corps de l'Europe. Il a été permis de considérer l'effet de la réformation sans s'exposer à aucun reproche et la

politique a pu, à son tour, examiner dans leurs résultats ces opinions orageuses que la théologie avait discutées dans leurs principes. » Rentré en France en 1797, Bonald écrit au *Mercure de France* avec son ami Chateaubriand. Ses « Réflexions sur le protestantisme dans son rapport avec la souveraineté » rédigées en 1798 n'ont pas été publiées mais sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* (Constance, 1797), inspirée de Bossuet, est appréciée des milieux monarchiques et catholiques.

41. *Le Publiciste*, 26 germinal an XII. Fol S 201

Le Publiciste ou *Nouvelles politiques, nationales et étrangères* parait du 15 novembre 1792 au 1er novembre 1810. Dirigé par Jean-Baptiste Suard, il a pour principaux collaborateurs Dupont de Nemours, Barante et Guizot. Membre de l'Académie française depuis 1774, Suard devint secrétaire perpétuel de la Classe de littérature après la réorganisation de 1803.

42 et 42bis. *Journal de Paris*, 25 mai 1804 et 24 juin 1808. 4° S 263

Roederer, membre de la Classe des sciences morales en 1795 puis de celle de littérature en 1803, fit du *Journal de Paris,* racheté par lui en 1795, le support de sa participation, quelque peu sinueuse, au débat politique. Le *Journal* devint la publication officieuse du pouvoir impérial.

43. *Jenaische Allgemeine Literatur Zeitung*, 1-2 octobre 1807. 4° AA 128

La célèbre *Gazette d'Iena* fit de l'ouvrage de Villers un compte rendu très élogieux.

44. N.P. Tiolier. *Napoléon emp. et roi. 1808*. Médaille . Bronze. Objet 626

A l'avers est représentée l'Académie des Beaux-Arts de France à Rome (Villa Médicis).

45. Benjamin Constant, lettre à Claude Fauriel, 10 septembre 1811. Ms 2328 (1), pièce 537

A Göttingen, où il prépare son livre sur la religion, Constant se réjouit de retrouver Villers, professeur à l'Université depuis janvier. Villers, par sa défense des villes hanséatiques, s'était attiré l'hostilité de Davout et avait passé l'été à Paris pour se justifier: « … j''espère le voir beaucoup. Il est doublement aimable au fond de l'Allemagne où il est rare de rencontrer ce que nous sommes accoutumés à Paris, en fait de gaïté et d'esprit ... »

46. François Guizot, lettre à Claude Fauriel, 24 juin 1811. Ms 2327 (1), f. 367

Guizot a commenté élogieusement le *Coup d'œil sur les Universités allemandes* et le *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature et de l'histoire en Allemagne* de Villers

dans le *Publiciste*, mais il écrit deux ans plus tard à Fauriel qu'il n'est plus en correspondance avec Villers : « Je voudrais bien qu'on le laissât tranquille à Goettingue où il trouve du moins encore à qui parler et qui écouter. Je n'ai passé qu'une matinée avec lui, mais il m'a paru un peu disposé à devenir mystique. »

47. Charles Villers, *Coup d'œil sur les universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante en particulier du royaume de Westphalie*, Cassel, 1808. 8° AA 68 F*

Les traités de Tilsit (juillet 1807) ont créé le royaume de Westphalie dirigé par Jérôme Bonaparte. Napoléon souhaite supprimer, ou réorganiser sur le modèle impérial, certaines universités. A l'instigation des universitaires allemands, Villers publia ce réquisitoire libéral qui n'était pas dans l'air du temps mais permit de sauver Göttingen, Halle, Marburg et Paderborn.

48. Charles Villers, « Précis historique de la vie de Martin Luther », *Almanach des Protestants de l'Empire français*, Paris, Librairie Protestante (chez Bretin), 1810, p. 1-91. Bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. 8° 22864

Villers donne la première traduction française du texte de Melanchton. Le portrait de Luther, placé en tête de l'*Almanach,* a été gravé d'après un tableau de F.R. Luderiz offert à Villers par le comte de Moltke, doyen du Chapitre de Lübeck.

49. Jules Michelet, ***Mémoires de Luther, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre par M. Michelet*, Paris, L. Hachette, 1835, 2 vol.** Bibliothèque Mazarine, DP 8° 719 1 et 2

En 1828, un séjour à Heildelberg où il retrouve son ami Quinet, permet au jeune Michelet de découvrir Luther. Comme Quinet, il lit Villers et voit dans Luther un héros de la liberté. En 1835, il publie les *Mémoires de Luther*, recueil de « Propos de table », de lettres et de discours, qui compose une intelligente biographie.

50. Edgar Quinet, « La Révolution », manuscrit en partie autographe. Ms 3646

Rédigée en 1865-1866, pendant l'exil en Suisse, et publiée en 1869, *La Révolution* suscita un vif débat dans les milieux républicains. S'appuyant sur l'exemple anglais, Quinet souligne la nécessité d'une révolution religieuse pour réussir une révolution politique. Le protestantisme est pour lui la religion des temps modernes.

Exposition réalisée par la Bibliothèque de l'Institut de France

Commissariat : Michèle Moulin, conservateur général, assistée de Yoann Brault, ingénieur d'études.

Clichés : Yoann Brault et Élodie Delcambre-Maillard.

Remerciements à :

Françoise Bérard, directrice de la Bibliothèque de l'Institut de France.
Mireille Lamarque, directrice des Archives de l'Institut de France.
Yann Sordet, directeur de la Bibliothèque Mazarine, l'équipe de l'atelier de restauration, Xavier Borda et Anne Weber.
Martina Gromesova, directrice de la Bibliothèque de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.
Toute l'équipe de la Bibliothèque de l'Institut de France en particulier Agnès Rico pour le suivi administratif et Ghislaine Vanier pour le montage de l'exposition.
Isabelle Sabatier, présidente de la Société de l'Histoire du Protestantisme français et Hubert Bost, Marianne Carbonnier-Burkard et André Encrevé.

Portrait de Martin Luther dans *Almanach des protestants de l'empire français pour l'an de grâce 1810*, Paris, Librairie protestante.

BSHPF 8° 22864 (**48**)

Bibliothèque de l'Institut de France
23, quai de Conti – Paris 6e
01 44 41 44 10
www.bibliotheque-institutdefrance.fr